

Au petit matin, nous n'en avons pas reparlé, nous n'avons rien évoqué. Nous seuls, mon fils et moi, savions qu'il s'était passé quelque chose la nuit précédente, et que son corps, bousculé par le songe, s'était d'un coup réveillé dans la douceur de l'âge adulte, se révélant à lui-même ses propres possibilités de tumulte et de chairs extasiées. Car ce que j'avais moi-même connu en le concevant (tout entier ébloui) au fond des chaudes cavernes envasées de sa mère, marécageuse et humide, et qui me fit oublier pour quelques jours jusqu'aux paroles de mes prières les plus quotidiennes, voilà que mon fils le découvrait par hasard dans un repli sombre et brûlant du sommeil... mais au revers de quelle image ? je ne saurais le dire. Je sais seulement par quels troubles peuvent être suivies de telles révélations. Nous devrions donc en parler, mais que lui dire ? et vers quoi le ramener ?

Toute la journée, je l'ai surveillé du coin de l'œil, pendant que je leur faisais répéter, à lui et à ses camarades, les versets pleins de lumière, de genèse et de chaos du *Prologue* de saint Jean. Ses lèvres remuaient à peine. Quelque chose en lui ne cessait d'interroger l'origine et la source de ce nouveau plaisir d'être un homme, et sa pensée semblait partout vagabonder, tentant ou de revivre l'explosion qu'il avait ressentie ou de la comprendre, et de redessiner autour d'elle la silhouette métamorphosée de son âme, au centre de laquelle, à l'extrême pointe de son corps enjouissé, quelque chose avait foré, creusé, transpercé la trame,

d'où l'essentiel à présent fuyait, s'épanchait, se répandait vers l'absurde. Je voyais ainsi le vide se faire une place en lui, et le doute monter dans cet espace creux au fur et à mesure qu'il se persuadait de la réalité de sa dernière nuit, nuit durant laquelle nos lointaines promesses du Ciel (sa récompense, son bonheur, ses délices, son éblouissement) s'étaient tout à coup dressées en lui dans le plus intime et le plus pourrissable de ses fibres, non plus comme le produit d'un doigt divin, mais suscité par le simple échauffement de son propre épiderme. Voilà pourquoi je pouvais voir passer dans ses yeux les traces grises d'intempéries anciennes et concentrées : ses questionnements y reprenaient un visage, et je le sentais tout entier sombrer au fond de la classe, sans ambiguïté ni recours.

Je n'ai fait plusieurs fois que le frôler, le rassurant à peine peut-être, et ne lui apportant rien de ce qu'il aurait fallu... jusqu'à ce qu'il me saisisse la main et lâche d'un seul trait, les yeux chavirés d'incrédulité, cette question sans réponse qui surprit tout le monde et fit parcourir dans les rangs un murmure de reproche :

– *Au commencement était le Verbe...* Pourquoi papa ?

J'aurais dû être alors capable de répondre quelque chose à mon fils. N'importe quoi, pourvu que soit dissipé son trouble. J'aurais dû savoir au moins faire ça, puisque je suis prêtre (non seulement prêtre, mais de même professeur d'écriture sainte, le sien tout autant que celui de cette poignée de jeunes adolescents qui se destinent avec lui au sacerdoce) et que chacune de mes réponses avait par conséquent la force de convaincre. L'affaire aurait été facilement classée et serait ainsi passée presque inaperçue. Mais je n'ai rien dit, et Kebkab, à ma décharge (lui pourtant le plus

brillant de mes étudiants, celui qui avait donné des *signes*, celui dont on disait que Dieu était sur lui... le plus doué... le plus fragile aussi), il aurait dû savoir de même qu'ici, en public, en cours surtout, on ne pose pas ce genre de questions... et que moi, je suis incapable de répondre aux questions qu'on ne doit pas poser.

Car au fond, je ne sais pas grand-chose, tout prêtre que je suis. Je ne fais en effet que leur enseigner le guèze, notre langue sacrée. Je leur apprends à connaître la Bible, non pas à la comprendre, mais à la prendre, à la saisir et à la réciter par cœur. Par le cœur donc, non par la raison... Je ne suis que son père. Son pauvre père. Son trop vieux père. Je suis le vieux Yareb, c'est tout, et si je porte le nom du saint le plus célèbre d'Éthiopie, le flamboyant inspirateur de notre musique, notre Orphée noir, je le porte sans gloire, et pour ainsi dire comme une croix.

Voici à quel malentendu, je tiens ce nom... Durant les premiers jours de mon existence, chacun de mes cris aurait été poussé comme une note cristalline, enchanteresse dit-on. On serait alors venu de loin m'écouter gémir. Mais le drame de ma vie fut que je ne sus jamais plus tard reproduire correctement la moindre mélodie... et si mes pleurs d'enfant sonnaient comme une douce musique, mon chant d'adulte a malheureusement tout gardé des vagissements grinçants des premières heures de la vie d'un nourrisson... si bien que, chaque fois que j'ouvre la bouche pour une hymne, on croirait toujours m'entendre geindre. Alors que croyez-vous qu'on dira quand j'essaierai de défendre mon fils ? Peut-être rira-t-on de moi, de nous, encore une fois.

J'avais cru pourtant comprendre, après l'arrivée de ce cinquième enfant, que je n'avais pas en vain été baptisé ainsi, que je n'avais pas été en vain non plus pendant des années la risée de tous, puisque le talent de saint Yareb, ou tout au moins le talent auquel son nom semblait devoir me prédestiner, était passé de moi à mon fils Kebkab. Sa voix, tous s'accordent à le dire, fait pleurer les montagnes, et Dieu sait pourtant qu'elles peuvent être arides et jalouses de la moindre goutte d'eau dans cette corne desséchée de l'Afrique.

C'est au cœur de la nuit (la nuit encore et toujours) que pour la première fois on a entendu Kebkab chanter. Il chante en dormant. Il chante pendant des heures, sans fatigue. Ainsi, depuis que sa bouche parvient à articuler des sons intelligibles, il chante quand il dort. Pour tout le monde ici, c'est le signe que mon fils est visité par les anges. Comment sinon expliquer une telle voix, un tel prodige ? Il ne peut être que visité ! Ce que Kebkab a d'ailleurs lui-même confirmé d'une certaine manière, lorsque plus tard il a commencé à raconter, après son réveil, ce qui lui était montré, non pas vraiment commencer à le raconter en fait, mais plutôt oser commencer à chercher un sens à tout cela : car si les images sont claires et indélébiles dans son esprit, fourmillant même de trop de détails, elles n'en cessent pas moins, je le vois bien, de le perturber, tant il ne semble jamais y courir la moindre narration. Ce sont comme des tableaux vivants et figés dans l'attente d'être interprétés, nous dit-il. Mais Kebkab, s'il se souvient parfaitement de ses rêves, n'a aucune conscience d'avoir chanté presque tout du long des glossolalies sans apparente signification et d'une langue obscure, ourlées de vocalises, et qui bouleversent ceux qui l'écoutent.

Au réveil, il garde, sinon le souvenir, tout au moins le don du chant. Voilà pourquoi j'ai fini par penser moi aussi qu'il était, que nous étions vraiment les dignes héritiers du bienheureux Yareb, et une *juste* justification de mes humiliations passées.

Cependant, que dirait-on de lui, de nous désormais, maintenant qu'il avait affiché ses doutes à la face du monde ? J'aurais dû lui répondre quelque chose... Mais il est trop tard. Cela est en train de m'échapper. Le Conseil des Anciens aura sûrement déjà été informé de cet incident, de ce manque de foi chez l'un des nôtres... et si cela n'a pas encore été fait, c'est donc à moi qu'il revient de le faire.

Gezagn me fait signe de venir m'asseoir près de lui, mais je continue de rester immobile au milieu de la cour. Je me tiens là depuis plus d'une heure déjà, terrifié peut-être par la lumière qui décline, cloué là sur mon ombre qui s'étire et se dilue... Je me tiens à distance de lui... et du bâtiment où je sais que des prêtres se sont réunis pour décider de mon sort. Un bruit sourd de voix entremêlées emplît l'air, mais sans que l'on puisse rien en percevoir de clair ni de précis. Je ne tends d'ailleurs pas l'oreille. Je ne sais pour l'heure que me tenir immobile. Mes facultés sont comme suspendues et soumises à ma torpeur, si bien que je ne saurais dire alors ce que j'éprouve là véritablement à cette heure qui sonne pourtant comme la plus importante et la plus solennelle de ma vie. Est-ce de la peur ? de l'angoisse ? le regret d'avoir trop parlé ? de la honte ? de la tristesse ? Tous ces mots résonnent parfaitement creux dans ma tête. Je suis dans l'attente, et cette attente-là me méduse. Le ciel sera-t-il vengeur ? sera-t-il clément ?

Je finis par répondre à Gezagn par un hochement de tête. Il est assis sous l'arbre et continue à me faire signe. Tout le monde a déserté la cour. On a interdit aux autres étudiants de rester près de la bâtisse. Gezagn ne compte pas. Ce n'est qu'un voisin logé dans le même pâté de maisons. Pour nous, il est d'un autre monde. Il vient de la vallée de l'Omo, de la tribu des Konsos, ces peuples, dit-on, que Dieu n'a pas touchés, pas encore du

moins. Mais c'est justement et paradoxalement parce qu'il n'a ici ni statut, ni devoir, ni droit, qu'on m'a laissé passer mes heures libres avec lui : ce ne pouvait être que pour le plus grand bien de son âme... Mais peut-être même n'a-t-on jamais pensé ainsi, peut-être ne s'est-on au fond jamais inquiété de son âme. Il est Konso, il est donc inexistant. Gezagn est pourtant fils de roi, fils du chef de sa tribu, et donc futur roi lui-même, maintenant que, diplômé enfin de l'université toute proche, il est sur le point de retourner dans son village.

C'est pourquoi je sens peut-être, par un imperceptible mouvement inversé, se déposer déjà en moi le souvenir de ces heures que nous avons passées ensemble, et durant lesquelles il me racontait des bouts de ce qu'il avait lu dans ces livres que je n'ouvrirai jamais. Cela a commencé un jour de manière anodine par les étoiles et les constellations, puis on a roulé les jours suivants sur le reste du cosmos, la Terre, le monde du vivant, les hommes, l'histoire du Royaume d'Éthiopie... la poussière... le vent...

Mais je sens ce soir qu'il a le cœur lourd, et qu'il se reproche ce qu'il a lui-même prédisposé en moi aux rêves humides, aux questionnements et aux doutes. Je finis donc par le rejoindre sous l'arbre, et à nouveau il n'y a plus dans nos têtes que les étoiles pour briller, l'univers pour s'étendre, la terre pour tourner, le vivant pour vivre, l'homme pour *hominer* et, au Royaume d'Éthiopie, notre amitié pour régner, tandis que je sens Dieu commencer à s'absenter de toutes parts... un peu à l'écart de ce que je n'attends plus, de ce que Gezagn ne regrette plus, quand il ne s'agit plus désormais que de nous donner l'un l'autre le dernier réconfort de nos vies bientôt solitaires. Car j'avais beau

avoir quinze ans seulement et lui déjà une bonne vingtaine d'années, notre camaraderie était sans âge et notre tendresse sans saison.

\*

Ce que j'avais à dire à mes confrères, tenait donc en peu de mots. Ce n'est d'ailleurs, je le sais bien, que le nombre des années et l'âge de Kebkab qui donnent à sa question autant de poids que de conséquence. Quelques années plus tôt, personne n'y aurait même prêté attention, parce qu'on exige peu des jeunes enfants en Éthiopie, et qu'il est de leur temps d'avoir la tête un peu folle. Mais Kebkab est déjà sans aucun doute sorti de l'enfance, et les jours, à défaut d'être graves, sont, comme notre Patriarche aime à le répéter, eschatologiques : *Le monde est en feu, il n'est plus temps de traiter de choses de peu d'importance.* Cette question de Kebkab (mais j'étais le seul à pouvoir deviner ce qui l'avait produite, et ce qu'elle supposait de chairs éveillées) serait-elle la manifestation de son inconstance, voire de son inconsistance ? Le prouve-t-elle vraiment d'ailleurs, alors que Kebkab doit d'ici quelques mois participer, à Lalibela, à la fête de *Timkat* ? Car s'il avait certes déjà souvent pris part à cette célébration du Baptême du Seigneur, il serait cette année pour la première fois, et à partir de là pour toujours, du côté du clergé : il y porterait enfin les ornements de taffetas et de soie, les étoles colorées, les parasols chamarrés, les reliques précieuses, les livres sacrés, les tablettes de bois... et cela consacrerait à tout jamais son entrée dans la vie sacerdotale. Pas d'examen, pas d'entretien, nulle connaissance dont il devait attester la



maîtrise ; une seule chose comptait, sa foi. C'est pourquoi il devait prouver qu'il avait encore la foi, une foi sans faille, une foi inébranlable où tout un peuple, composé somme toute de faibles âmes comme la sienne, pourrait un jour trouver refuge et appui. Mais ce soir, Kebkab au contraire, lui pourtant le plus prometteur de tous, semble avoir montré les limites de sa foi, vertu théologale sans laquelle aucune fonction dans l'Église ne lui sera jamais accordée.

L'assemblée des anciens s'est, aux quatre coins de la pièce, divisée en plusieurs petits conciliabules. On débat. On analyse. On se récusé. Mais personne ne semble chercher pour l'instant à condamner. On veut simplement comprendre. Y a-t-il un sens profond à décrypter ? Dieu nous envoie-t-il un message ? Est-ce une mise à l'épreuve de Kebkab ? de la communauté tout entière ? Car, si aucun étudiant jamais n'a questionné ainsi les Écritures, se contentant d'en apprendre la langue, le guèze, et d'en retenir par cœur des pages entières, aucune règle pourtant n'interdit qu'on cherche à en éclaircir le sens. Kebkab ne paraît d'ailleurs pas *a priori* remettre en doute la vérité du texte sacré, mais simplement vouloir le comprendre. Oui, mais pourtant, commencer à sonder le pourquoi des choses, n'est-ce pas déjà les prémices du doute ? Car pourquoi sinon questionner ce Verbe devenu chair ? Et que lui a révélé la sienne l'autre nuit ?

Les discussions se poursuivent désormais dans l'obscurité du soir qui a fini enfin par tomber tout à fait. On s'agite, mais sans pourtant trouver d'issue. La seule chose peut-être sur laquelle tous s'accordent, c'est que l'épreuve est bien là, à notre porte, et que Dieu, quoi qu'il arrive, fera justice, brisera les têtes,

dominera au milieu de ses ennemis, et que si l'épreuve touche l'un d'entre nous, c'est que peut-être nous devons tous avec lui en sortir grandis, ou faire pénitence.

Le Patriarche, notre *Itchégué*, Abouna Paolus, est arrivé tard dans la soirée. On lui a fait un résumé rapide de la situation. Chacun a exprimé son impuissance. Chacun aussi lui a renouvelé toute sa confiance, et tout a été remis entre ses mains. Le Patriarche s'est levé. Il s'est approché lentement de moi, mais il n'a rien dit. Il a jeté un œil rapide dans la cour, puis il a repris sa place au fond de la pièce. Il nous connaît bien, il est proche de mes enfants, de Kebkab surtout dont il apprécie la voix, et dont il a toujours cru en l'extraordinaire vocation. C'est en raison de cet attachement, et parce qu'il croit en mon fils, que le Patriarche a fini par décider que Kebkab, plutôt que d'être rejeté, et avant qu'on ne lui donne des réponses, commencerait pas être affamé de questions plus encore qu'il ne l'était déjà : on ouvrirait donc pour lui le livre de *l'Évangile secret de Philippe*, on le plongerait dans un mystère encore plus épais et plus incompréhensible, on lui enfoncerait la tête dans le flot des Écritures, on le submergerait, et on rendrait le Mystère autour de lui si dense, qu'il n'en pourrait bientôt plus boire la moindre goutte, et devrait ou se rendre ou se perdre.

Voilà pourquoi Kebkab devait partir au plus tôt et se confier à l'éducation et à l'évaluation de trois de nos plus vénérés ermites, les Abounas Yosef, Salama et Yasous, tous, en divers lieux saints du pays, gardiens et dépositaires du texte le plus sacré et le plus secret de toute l'Éthiopie. Ce sont eux, en dernière instance qui décideront du sort de mon fils.

\*

– *Prince au jour de ta naissance, dans les splendeurs de la sainteté; avant l'aurore, comme la rosée, je t'ai engendré...*

La voix rocailleuse du Patriarche résonne doucement dans la nuit. Mon père, ses deux mains posées sur ma nuque comme pour une discrète mais insistante bénédiction, ne dit rien. Les parfums de gommiers nous enveloppent tous les trois. Une rafraîchissante brise allège la pénombre. En citant ce psaume, le Patriarche, je le sens bien, cherche à me rassurer et à me redonner confiance. Il voudrait aussi rendre effectif par la parole, ce qui une fois, autrefois, avait été écrit pour éclairer les hommes. Mais de prince, je n'en vois point au fond de moi, et il me semble que toutes ces paroles s'adressent plutôt et plus justement à Gezagn dont je distingue à peine de l'autre côté de la cour la silhouette appuyée contre l'arbre, parfaite et tranquille présence... Je ne connais point mon propre cœur, et ne saurais donc dire s'il est digne d'amour ou de haine, mais de Gezagn je peux affirmer sans hésitation qu'il a une âme transparente et lumineuse : tout son maintien et le sacrifice qu'il fera un jour de sa propre vie pour le bien de son peuple, trahissent déjà les *vraies splendeurs de sa sainteté*. Il renoncera en effet un jour à tout ce que le monde lui a fait un instant miroiter, pour aller vivre reclus au cœur de son village et y être comme le ferment royal, la sagesse et la douceur vivante de son peuple. Il est, lui, le *vrai prince au jour de sa naissance* !

Le Patriarche m'explique encore longtemps pourquoi je dois partir, où je dois m'arrêter et pour combien de temps, chez qui

je dois me rendre et ce que j'y ferai, quoiqu'il ne soit pas vraiment très précis sur ce dernier point. Cette initiation, si elle est inhabituelle pour un futur membre du simple clergé, doit cependant, me répète-t-il, me justifier complètement et me rétablir dans mes droits. *Car, le Seigneur l'a juré, et il ne s'en repentira pas : tu es prêtre à jamais...*

Il y a tant de confiance dans la voix du Patriarche, que mon vieux père en est lui-même touché et ému, y puisant de nouvelles raisons d'espérer. Quant à moi, je sens tomber une à une toutes les entraves, non pas celles que j'ai fait surgir d'un coup en ouvrant trop vite la bouche durant la leçon de l'après-midi, mais celles plutôt que de longs mois d'incertitudes ont resserrées au plus près de mes chairs, avant de les libérer la nuit dernière. Tous ces rêves, tous ces songes, ces presque visions qui me troublent, toutes ces questions qui m'étouffent, semblent déjà plus déliés parce qu'enfin on leur ouvre un espace où tout peut-être pourra définitivement se résoudre... et se ré-jourir.